

Épilogue

Au moment de refermer ce numéro, nous laisserons à Jacques Girin le dernier mot, dans sa langue si pure et légère, lucide quant au destin de tout écrit, et garderons l'espoir de n'avoir pas été de trop imparfaits lecteurs de sa pensée.

Je n'aurais aucune raison de vous parler de HAN FEI si, outre le fait que je viens de tomber sur lui et que je ne peux résister au plaisir de vous signaler cette curiosité, mon attention n'avait été attirée par ces quelques lignes, qui m'ont fait acheter l'ouvrage, (*Dangers du Discours*, traduit et présenté par Jean Levi, éditions Alinéa, Aix-en-Provence, 1985 ; je me suis permis de modifier un peu la ponctuation troublante du traducteur) :

« Mon verbe est agréable et facile, mes périodes s'enlacent en tresses lustrées : on me reprochera de sacrifier la forme au fond. Je me montre franc, honnête, mes mots sont frappés au coin de la droiture : on n'y verra que des propos incohérents et étriqués. Ma phrase ronfle, je multiplie les circonlocutions, j'use de paraboles et de comparaisons : ce n'est qu'un assemblage de formules creuses. J'opte pour un style dépouillé, je vais droit à l'essentiel : on me trouve tranchant. Je mets le doigt sur les travers des grands, je dévoile leurs arrière-pensées : on me taxe de médisance. J'expose de vastes desseins, je déroule des plans si lointains que nul ne peut les sonder : c'est de la hâblerie. J'entre dans le détail, je fais des comptes d'apothicaire, et me voici mesquin. Je sacrifie à la mode, je cherche à ne choquer personne : basses flagorneries, dictées par la peur de la mort. Mes opinions tranchent sur celles du vulgaire, je m'élève au-dessus des contingences de mon époque : je ne suis qu'un charlatan. J'ai de la verve, mes arguments frappent, mon style chatoie : littérature dira-t-on. Je néglige les artifices littéraires, je m'attache au concret : je suis un rustre. J'ai à la bouche des citations classiques, je prends l'antiquité pour modèle : je ne suis qu'un perroquet. Voici pourquoi j'ai tant d'appréhension à parler et redoute le malheur. En effet, pour juste que soit votre jugement et pour sensés que soient vos arguments, seront-ils pour autant entendus ? Et ne peut-on craindre d'être au mieux calomnié, au pire mis à mort ? » (page 21 : sur le dernier point, HAN FEI ne fut pas mis à mort, mais seulement contraint de se suicider).

La plainte de l'écrivain mal compris, la conscience qu'il a de la vanité de ses efforts pour être clair, le procès désespéré qu'il fait, sans pour autant les accuser directement de malveillance, à ceux qui le lisent mal, doit aller droit au cœur de tous ceux qui, un jour, se sont mêlés de vouloir exprimer quelque chose par écrit, et ont connu la douloureuse expérience de savoir en retour ce que les autres en avaient compris. Car – je vous l'ai entendu dire bien avant d'en prendre moi-même clairement conscience – le destin de n'importe quel texte est d'être mal lu et mal compris, et pas toujours par des imbéciles... ■

Jacques Girin (1985)

“Le complexe de Laius. Commentaire de ‘Essai sur le dur et le mou’ de Claude Riveline”
La Gazette, n°11, mai, pp.12-13.

